



HAL
open science

Le mythe de la Czernowitz germano-juive revisité : déclinaisons d'une identité paradoxale

Delphine Bechtel

► **To cite this version:**

Delphine Bechtel. Le mythe de la Czernowitz germano-juive revisité : déclinaisons d'une identité paradoxale. *Revue des études slaves*, 2022, 93 (1), pp.53-67. 10.4000/res.5113 . hal-03982489

HAL Id: hal-03982489

<https://hal.science/hal-03982489>

Submitted on 10 Feb 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LE MYTHE DE LA CZERNOWITZ GERMANO-JUIVE REVISITÉ : DÉCLINAISONS D'UNE IDENTITÉ PARADOXALE

PAR

Delphine BECHTEL
Sorbonne Université

Czernowitz, capitale de la Bucovine, la province la plus orientale de la Double Monarchie austro-hongroise, puis ville secondaire, excentrée par rapport à Bucarest, Moscou, Kiev, les capitales des États (Roumanie, URSS, Ukraine indépendante depuis 1991) auxquels elle a appartenu ensuite, a été diversement surnommée « Petite Vienne » (*Klein-Wien*), Jérusalem sur-le-Prout (*Jerusalem am Pruth*), « Seconde Canaan » ou Eldorado juif d'Autriche, en référence à ce paradis de la judéité germanophone (ou, alternativement, yiddishophone) détruite par le déferlement des hordes roumaines, soviétiques et nazies. Cette géographie bigarrée faisait appel au croisement entre Occident et Orient, austriacité, judaïsme et humanisme, Éden et Terre promise, et conférait à Czernowitz les atours d'une Arcadie engloutie.

Mais elle s'inscrit aussi dans une tradition qui s'est longuement forgée depuis la chute de l'Autriche-Hongrie, puis après la Seconde Guerre mondiale, dans cet « *afterlife* » ou postérité qui a transfiguré la métropole provinciale multiethnique rétrospectivement en cet espace imaginé et idéalisé qu'on a pu nommer « Suisse de l'Est » (*Schweiz des Ostens*), cette « oasis de culture » comme la nommait Karl Emil Franzos dans son récit de voyage de Vienne à Czernowitz¹. De là, elle est devenue « oasis de l'entente entre les peuples » chez Amy Colin, dans son introduction à son anthologie de poésie bucovinienne². On se l'imaginait comme « lieu de refuge détruit » et « ville de passeurs entre les frontières perdues », comme l'écrit le chercheur autrichien Lutz Musner³. Enfin, de lieu « où

1. « Cultur-Oase », Karl Emil Franzos, « Ein Culturfest », *Aus Halb-Asien*, t. 2, Stuttgart, 1889.

2. « Oase der Völkerverständigung », Amy Colin, Alfred Kittner (dir.), *Versunkene Dichtung der Bukowina*, München, Wilhelm Fink, 1994, p. 13-24, p. 21.

3. Lutz Musner, « Czernowitz als Paradigma. Kultureller Pluralismus und Nationalitätenfrage », *IFK-news*, n° 1, 2000, p. 7.

vivaient les hommes et les livres⁴ », la célèbre citation de Paul Celan, elle s'est transformée en « topos littéraire d'une relation bilatérale judéo-allemande » et « instantané d'une coexistence semi-paisible des nationalités et des religions » pour le critique littéraire Winfried Menninghaus⁵ et enfin carrément en « miracle culturel » chez Andrei Corbea-Hoisie⁶.

Il y a dans ces représentations véhiculées tant par la littérature que par la critique, et qui s'appliquent aussi, diversement, à Lemberg, Prague, Trieste, Bratislava ou autres, une bonne dose de mythe et de projections, qui ont été elles aussi objet de maintes scrutations savantes. Klaus Werner voit dans ces « chimères transmises prioritairement par la littérature » (et il entend par là, la littérature germano-juive) une représentation a posteriori, qui s'entend « sous le signe du relativisme » au regard des catastrophes (Shoah, Stalinisme) qui s'en sont suivies⁷.

De quoi exactement est composé ce mythe czernowitzien né certes avant la Seconde Guerre mondiale, mais colporté surtout par les mémoires des Juifs germanophones de Bucovine ? Il se fonde en premier lieu sur le concept d'*homo habsburgiensis*, ou plus précisément de sa variante *homo bucoviniensis*, comme prototype du citoyen multilingue centre-européen : élevé dans un creuset de peuples et de religions, l'Empire habsbourgeois lui conférait une citoyenneté supranationale, une éthique humaniste et une culture européenne avant l'heure de la construction de l'UE. Cet idéaltype se mêle d'une idéalisation nostalgique (*nostallergique* dirait Martin Hainz⁸) de la Mitteleuropa germanique et juive, associée peut-être à un malaise à adresser les pages noires de l'histoire et au bonheur sincère de pouvoir se tourner vers un îlot, préservé au moins dans la mémoire, du « monde d'hier » ou selon certains, « d'avant-hier ».

À cela vient s'ajouter la mode plus récente du « multikulti » notamment en Allemagne, la marchandisation de la mémoire de la Mitteleuropa par les éditeurs, l'industrie du livre, de la télévision et du film, et enfin la touristification tardive de la ville réelle, Tshernivtsi au sud de l'Ukraine, à l'occasion de certains festivals et anniversaires, dans le but de promouvoir son image internationale.

Si Czernowitz ne persiste plus chez les descendants des Juifs czernowitziens émigrés qu'en tant que « projection – une idée physiquement déconnectée de son emplacement géographique », comme le souligne Marianne Hirsch⁹, en

4. Paul Celan, *Gesammelte Werke*, t. 3, Francfort/M., Suhrkamp, 1986, p. 185.

5. Winfried Menninghaus, « Czernowitz/Bukowina als literarischer Topos deutsch-jüdischer Geschichte und Literatur », *Merkur*, n° 600, mars-avril 1999, p. 345-357.

6. Andrei Corbea-Hoisie, *Czernowitz. Jüdisches Städtebild*, Francfort/M, Suhrkamp, 1998, p. 133.

7. Klaus Werner, *Erfahrungsgeschichte und Zeugenschaft: Studien zur deutsch-jüdischen Literatur aus Galizien und der Bukowina*, München, IKGS, 2003, p. 18, 21.

8. Martin Hainz, « Nostallergie. Die Czernowitzer Inkongruenzkompensationskompetenz », *CAS Working Paper Series*, n° 1, 2009. Voir aussi Klaus Werner, « Waren die Bukowina und Galizien "inter"kulturell? Anmerkungen zu einer Debatte », *Literatur und Kritik*, n° 353-354, mai 2001, p. 39-51

9. Marianne Hirsch, *Ghosts of home: the Afterlife of Czernowitz in Jewish Memory*, Berkeley, University of California Press, 2010, p. XV.

ou ceux de la vie – et de la mort – de leurs proches. Ils attendent de trouver confirmation des éléments et des traces mémorielles qui leur ont été léguées en héritage. Le décalage entre leurs attentes et ce qu’ils trouveront constitue justement la base de ce déplacement, cette « délocalisation » de Czernowitz.

Je voudrais revenir sur une partie de ces procédés et ces représentations, non pas pour en démontrer l’inexactitude, mais pour faire l’hypothèse, au contraire, qu’ils se déclinent obligatoirement de manière duelle et paradoxale, selon plusieurs modes discordants : haut et bas, *high culture* et *low culture*, splendeur et médiocrité, entre le sublime et le kitsch. Et c’est dans ce balancement que je verrais pour ma part la particularité du mythe czernowitzien – par contraste avec le mythe d’autres villes centre-européennes qui ont pu connaître un sort semblable.

Reprenons maintenant ces cinq (mi)lieux de mémoire et tentons de montrer qu’ils sont vus au prisme de ce balancement entre les extrêmes.

Le premier est le rappel des lieux et de la topographie. Les (ex) Czernowitziens paraissent s’attacher avec une fidélité sans égale à la cartographie de l’époque autrichienne, comme à un fétiche qui serait le garant de leur identité. En témoigne le refus obstiné des Juifs devenus citoyens roumains d’adopter la nouvelle nomenclature des rues (roumaine, puis soviétique, ukrainienne).

En même temps, on ne manque pas d’être mystifié par les contrastes et les paradoxes de la Czernowitz habsbourgeoise : d’un côté l’ambitieux projet urbain d’une ville qui a été voulue comme avant-poste de la culture occidentale et a marqué son territoire de monuments représentatifs, de l’autre un provincialisme, une trivialité indéniable et qui subsiste jusqu’à aujourd’hui. Prenons par exemple la fameuse statue de l’Austria, symbole dont on fait grand cas, alors qu’elle a été érigée sur une place vraiment quelconque, qui portait d’ailleurs le nom de Kriminalplatz, avant de devenir ensuite l’Austriaplatz (Fig. 1¹¹)... et où on observait surtout des hordes de Houtsoules déguenillés vendre leurs produits fermiers.

Dans la logique des lieux symboliques, arrive ensuite le théâtre de style néo rococo viennois, construit en 1905 en plein sur l’ancienne Place aux poissons (*Fischplatz*), et pour lequel on avait fait venir à grand frais le cabinet Fellner et Helmer de Vienne. Mais comme la municipalité de Czernowitz, dans son ambition, n’avait pas pu payer les architectes à temps, Fellner et Helmer ont revendu les mêmes plans à la ville de Fürth... qui put ériger son théâtre avant Czernowitz et se glorifier de son aspect inaugural, Czernowitz n’en conservant, en apparence, qu’une copie ! Et pire encore, trois ans plus tard, sur cette même place, est érigée la Maison nationale juive (Fig. 2¹²), dont l’architecte czernowitzien, Julius Bocher, vient plagier les motifs architecturaux du théâtre, son arc de cercle surmontant les colonnes, et qui pavane du haut de ses quatre étages, volant la vedette au théâtre !

11. Source : lvivcenter.org/pl/uid/picture/?pictureid=2776

12. Source : riowang.blogspot.fr/2016_08_01_archive.html



Fig 1. L'Austriaplatz.



Fig 2. Le Théâtre et Maison nationale juive (à droite).

Czernowitz, une ville aux multiples églises... dont le guide Baedeker précisait qu'elles étaient « insignifiantes » et ne valaient pas le détour¹³. Sauf évidemment l'extravagant Palais du métropolite de Bucovine et de Dalmatie, commandé à l'architecte tchèque Josef Hlávka et érigé en 1882, dans un mélange audacieux de styles roman, gothique, mauresque et byzantin... tout cela sur le modèle de l'Alhambra. Au milieu de tout cet éclectisme, on ne peut manquer de mentionner que la tour de l'horloge arborait une étoile de David, en reconnaissance à la communauté juive qui souscrivit en masse à la construction de ce complexe phare de l'orthodoxie orientale !

Et que dire de la synagogue Tempel fréquentée par la bourgeoisie, splendidement conçue par l'architecte polonais Julian Zachariewicz de Lwów en style néo mauresque, à la demande de la communauté juive libérale... et aux pieds de laquelle se tenait un très pittoresque marché aux poissons (*Fischmarkt*) qui a largement fait l'objet de caricatures... (Fig. 3-4¹⁴) Quant aux ruines de la synagogue incendiée par les Nazis, elles furent restaurées, sans sa coupole à l'époque soviétique pour y loger le cinéma « Octobre », et abrite toujours un cinéma nommé populairement la « Cinémagogue », en plus d'un club de fitness, ultime témoignage de l'avitissement des lieux.



Fig 3. La grande synagogue à l'époque autrichienne.

13. « Die Kirchen von Czernowitz sind wenig bedeutend », K. Baedeker, *Österreich, Handbuch für Reisende*, Leipzig, Karl Baedeker, 1895. ibiblio.org/yiddish/Tshernovits/baed895.htm

14. Source : riowang.com/2016/08/purim-in-czernowitz.html

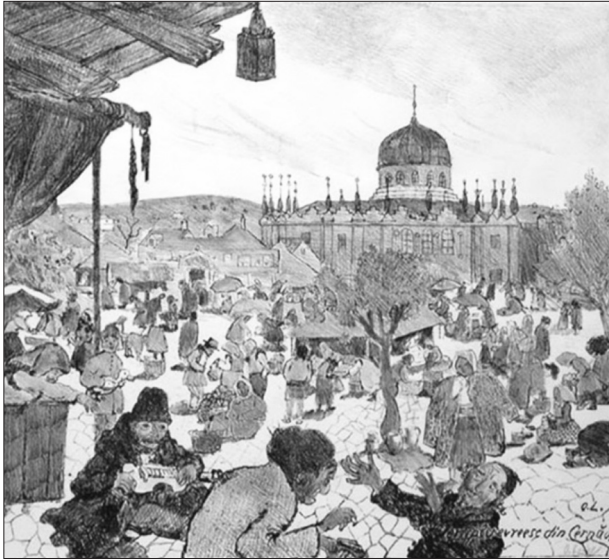


Fig 4. Caricature de l'époque roumaine.

Enfin, les rénovations plus récentes de la ville font apparaître à nouveau les pastels des peintures rose bonbon et bleu layette, tandis que l'éclairage des lampadaires rétro ne **manquent** pas d'évoquer un certain kitsch (Fig. 5), associé dans l'esprit des élites locales au romantisme et à « l'Européanité » de la ville, que l'on souligne tout particulièrement en ces temps où l'on veut affirmer l'occidentalité de l'Ukraine face à la menace russe¹⁵. On fait quelques concessions à la communauté juive, lui restituant deux petites pièces dans l'ancienne Maison juive, compromis jugé ridicule par les intéressés¹⁶. Le discours européen se superpose paradoxalement à celui, plus nationaliste, d'une ukrainité continue, qui aurait été étouffée par différentes « périodes d'occupation », ce qui ne parvient pas pourtant à ternir la nostalgie habsbourgeoise. En tous cas, c'est toujours entre le sublime et le dégradé, le décevant même, que se meut, à différentes époques, l'architecture et l'apparence de la ville.

Pareillement, la mémoire de la multiculturalité, second topos, est évoquée d'une part dans un style élevé, élégiaque, surtout s'il s'agit de la Shoah, des souffrances et de la disparition de la population juive. Mais elle se restreint souvent en mise en exergue d'une symbiose caricaturale entre les cultures qui n'a jamais véritablement existé, ni avant la chute de l'Empire austro-hongrois, ni encore moins après. En effet le nationalisme roumain s'est imposé avec force dès 1918, avec des événements violents comme l'assassinat impuni du lycéen

15. Voir la thèse de Svitlana Frunchak, *The Making of Soviet Chernivtsi: National Reunification, World War II, and the Fate of Jewish Czernowitz in Postwar Ukraine*, PhD Thesis, University of Toronto, 2014, p. 5-6.

16. Pour plus de détails sur ces tractations, voir Marianne Hirsch, *Ghosts of home*, p. 306-307.

juif David Fallik par un nationaliste roumain en 1926. Dès 1933, des Allemands ethniques, des partisans du nationaliste roumain Cuza et les nationalistes ukrainiens, formant une collusion fasciste et antisémite, se liguent pour faire un immense pogrome, dévastant 300 magasins et mettant la ville à sac, aux cris de « Vive l'hitlérisme ! » et « À mort les Juifs ! ». Le ton était donné. Le quotidien de langue allemande *Czernowitzer deutsche Tagespost* approuve. Ensuite viendra le terrible pogrome du 5 juillet 1941, au cours duquel des centaines de Juifs furent fusillés ou torturés à mort par les soldats roumains¹⁷, prélude à la Shoah et à l'anéantissement de la population juive par les troupes roumaines et nazies.



Fig. 5. Carte postale récente de Tshernivtsi sur le thème de la nostalgie.

Rose Ausländer écrivait dans son célèbre poème « Czernowitz » où elle résume à la fois son histoire et celle de toute la région :

*Der Spiegelkarpfen
in Pfeffer versulzt
schwieg in fünf Sprachen [...]
die Kinder der Monarchie
träumten deutsche Kultur*¹⁸.

La carpe miroir
Dans sa gelée poivrée
Se taisait en cinq langues [...]
les enfants de la monarchie
révaient de culture allemande.

Mais la suite du texte évoque les nationalismes qui aiguisent leur faux. Ce poème n'évoque pas une image de la fraternité des cinq langues, mais bien plutôt une annonce de l'impossible communication, sur le mode grotesque : le poisson mort, ici la carpe farcie à la juive, est muet, et attend dans sa gelée... d'être avalé et englouti.

17. Florence Heymann, *le Crépuscule des lieux*, Paris, Stock, 2003, p. 300-310 et « Passer la guerre à Cernauti (Czernowitz), juin 1941-mai 1945 », *Revue d'Histoire de la Shoah*, n° 194, 2011, p. 235-291.

18. « Czernowitz. Geschichte in der Nußschale », *Die Stimme* (Tel Aviv), Pâque 1963 ; rééd. Rose Ausländer, *Gesammelte Werke*, Francfort/M., S. Fischer, 1985, t. II, p. 16.

De même, la parodie burlesque de Czernowitz proposée dans les *Contes de Maghrébinie* et le Tchernopol de Gregor von Rezzori fait ressortir l'autre face de cette Kakanie orientale des mille et une nuits. Il s'agit là d'une version dégradée de la haute culture, une périphérie dont apparaissent les côtés balkaniques et proche-orientaux de pacotille. Dans ce « sud-est » où les clochers en bulbe d'oignon typiques du baroque autrichien prennent des allures de tête d'ail, la coexistence multiethnique fait place à la criminalité, au bakchich, à l'arbitraire et aux bisbilles sans queue ni tête.

Le troisième topos, celui de l'illustre littérature bucovienne, joue aussi sur le tableau mixte entre haute et basse culture. L'auteur contemporain ukrainien Juriy Andrukhovych décrit le mythe de la Czernowitz littéraire comme « une sorte de jardin d'agrément, un paradis viticole, la seule Parnassopolis sur terre, où chaque personne qu'on rencontre parle en vers !¹⁹ ». ... pour immédiatement contraster cette image légendaire avec son expérience en tant que recrue au service militaire dans la Tshernovtsy soviétique, cul-de-sac sale et sinistre. On a pu souligner que la littérature czernowitzienne avait culminé et atteint son apogée justement au moment où elle avait été contrainte de se développer dans un espace privé d'air et de lecteurs, alors que la Czernowitz de jadis avait été anéantie²⁰. L'écriture littéraire issue de Czernowitz a atteint l'universalité avec Celan, Ausländer, etc., au moment où elle perdait son ancrage territorial pour s'élever et sublimer la perte et l'exil. Mais en même temps, elle tire aussi partie du paradoxe entre sublime et trivialité, puissance et contingence, haute littérature et genres mineurs et c'est aussi l'une de ses forces.

Considérons par exemple la question linguistique, si liée à la question littéraire : si les Czernowitziens se targuaient tous de parler le plus pur *Hochdeutsch*, il serait plus vrai de dire que le *Czernowitzer deutsch* offrait en réalité une gamme chromatique avec tous les degrés d'interférences (lexicales, morphologiques, syntaxiques) entre l'allemand et le yiddish. Ainsi, une blogueuse du site ehpes raconte :

I remember my mother was very proud of her German. She told us, her children, that it was “hoch Deutsch”. Along came a close Viennese relative who would not even want to speak one word in German with her because it sounded horrible and even ludicrous. My mother answered in Yiddish: “What does he know!” and made a gesture with her hand that I listened to as “FEI!” or something like that²¹.

Dans ses mémoires, Zvi Yavetz parle longuement du macaronisme en usage à Czernowitz²². On retrouve des emprunts au yiddish jusque dans la presse²³, et

19. Yuriy Andrukhovych, *Leksykon intymnykh mist*, Kiev, Meridian Czernowitz, 2011, p. 450-454, et trad. all., Juri Andrukhovych, *Kleines Lexikon intimer Städte*, Berlin, Insel, 2016, p. 60.

20. Joseph Peter Strelka, „Die österreichische Literatur der Bukowina“, in : Ilona Slawinski (dir.), *Die Bukowina: Vergangenheit und Gegenwart*, Berne, P. Lang, 1995, p. 228.

21. Sally Bendersky, 31 octobre 2015, czernowitz.ehpes.com/czernowitz12/testfile2015-3/0137.html

22. Zvi Yavetz, *Erinnerungen aus Czernowitz: Wo Menschen und Bücher lebten*, München, Beck, 2008, p. 23, p. 193-199.

des traces de yiddish dans les poèmes de Celan. Et dans le contexte de la montée des mouvements nationalistes, le yiddish eut le vent en poupe dans les années 1930. La jeunesse se rassemblait au centre culturel *Morgenroyt*. Le décalage entre langue de haute culture et langue populaire s'effaça, voire s'inversa. Ce phénomène est donc également vérifié tant pour la langue que pour la littérature germano-juive de Czernowitz, qui joue sur les interférences, le double sens, le genre mineur, ce qui va s'avérer également vrai pour la littérature yiddish.

Venons-en justement à l'Autre Czernowitz juive, la Czernowitz yiddish, en quelque sorte la « contre histoire » de la Czernowitz germanophone. Le mythe fondateur en est le Congrès yiddishiste de 1908, qui consacra le yiddish comme « langue nationale du peuple juif », à parité avec l'hébreu. Mais en réalité, cette distinction entre Juifs germanophones et yiddishophones était très artificielle à Czernowitz, car tout le monde parlait ou au moins comprenait les deux langues, voire les mélangeait allégrement. Là aussi, on a l'impression de se trouver dans une blague juive : l'organisateur du Congrès, Nathan Birnbaum, était un juif d'origine galicienne, mais né à Vienne, ancien sioniste reconverti en yiddishiste, et qui s'était installé à Czernowitz pour tenir le Congrès. Mais il ne parlait pas yiddish et c'est à grand-peine qu'il lut son discours inaugural dans cette langue qu'il avait commencé à apprendre peu avant, alors qu'il se tenait face à la crème des écrivains yiddish²⁴ ! Autre paradoxe, le Congrès ne put même pas se tenir dans la Maison nationale juive en raison de l'opposition des Juifs germanophones, et ce sont la Société de musique et la Maison ukrainienne qui l'accueillirent. Entre les langues juives et l'allemand, la concurrence était sévère : ni l'hébreu, langue sacrée, ni la langue du peuple, dont la littérature était en plein essor, ne faisaient l'unanimité auprès des Juifs comme « langue nationale ». Une véritable guerre des langues picrocholine s'en suivit²⁵, pas qu'à Czernowitz d'ailleurs.

L'un des célèbres écrivains yiddish associés à Czernowitz, Itsik Manger, commença à écrire en allemand. À ses premiers pas en yiddish, il transcrivait encore le yiddish en caractères latins et son yiddish était très germanisé. C'est dans un café à Bucarest, en voyant arriver **un vieil homme bien alcoolisé** qui s'assied à sa table et se met à chanter, qu'il reconnaît Ludvik, chanteur ambulancier, l'un des derniers *Broder zinger*, qu'il décide de puiser ses sources dans la tradition populaire et orale yiddish, donc de se définir à partir d'une langue et d'un genre mineur voire excentrique :

Voilà ! Les personnages des Broder Zinger se sont mis à s'illuminer dans mon imagination. Tous ces amuseurs de mariage, faiseurs de bon vers et

23. Agota Kinga Nagy, *Deutsch-jiddischer Sprachenkontakt in der Czernowitzer Presse*, diss. Université de Veszprém, 2011.

24. Voir Emanuel Goldsmith, *Modern Yiddish Culture: The Story of the Yiddish Language Movement*, 3^e édition, New York, Fordham University Press, 1997.

25. Voir Markus Winkler, *Jüdische identitäten im kommunikativen Raum: Presse, Sprache und Theater in Czernowitz bis 1923*, Bremen, Lumière, 2008.

joueurs de Pourim qui ont diverti des générations de Juifs, sont revenus à la vie. Je serai l'un des leurs, l'un de « nos frères »²⁶.

S'identifiant à ces musiciens itinérants, Manger se place délibérément dans la tradition de la basse culture, du carnavalesque, de la langue du peuple et de la judéité contre l'assimilation qui avait été l'idéal de la génération précédente. Mais peut-être faudrait-il plutôt constater, à toutes les époques, que la distance avec le modèle de la lointaine Vienne est bien plus étendue que celle que les Czernowitziens ne veulent le reconnaître. Après tout, ils n'étaient pas des Viennois, mais comme le veut le bon mot, simplement des « Buco-viennois²⁷ ».

Passons maintenant au quatrième lieu de mémoire, la nébuleuse czernowitzienne sur internet. L'échange de photos de famille en constitue une source précieuse, émouvante, lieu de mémoire évoquant l'innocence d'avant la chute, suspendue en l'air juste avant ce regard rétrospectif, ce « backshadowing glance » qui va projeter sur les personnages une ombre funeste, puisqu'on sait qu'ils ne survivront pas²⁸. Et pourtant, en voyant défiler toutes ces photos de famille qu'on trouve sur les sites internet, on ne peut manquer de sourire en regardant ces belles élégantes, au style parfois surfait (Fig. 6-7). Ce qui est frappe aujourd'hui, c'est le décalage qu'on constate entre les photos et les commentaires que font les ex-habitants sur la ville, tout persuadés qu'ils sont de son incomparable grandeur : « Il n'y avait pas vraiment de différence entre Czernowitz et les grandes capitales européennes », ou encore, parlant des Juifs de Czernowitz : « Ici, c'était la haute volée !²⁹ ». Or ces portraits de la petite bourgeoisie bucovinienne, besogneuse et provinciale dans son souci du paraître, disent tout le contraire de ce qu'en prétendent ses habitants.

Selon les légendes des clichés, tout est toujours splendide, magnifique, superbe, la dernière mode. Le chapelier sur la Herrengasse arborait l'enseigne « Zur Französin » (À la Française) et on se vantait de s'habiller aussi bien que dans les capitales.

La même idéalisation se remarque à propos de la photo « une famille juive roumaine va à la synagogue à Chabbat » qui figure dans les collections de l'USHMM (Fig. 8). La famille est décrite comme « traditionnelle religieuse », or sur la photo, les parents portent tous les deux à chabbat et se laissent photographier en ce jour où toute activité de ce genre est proscrite. À nouveau, il y a un désaccord entre ce qui est affirmé, et ce que révèle l'image. Sur tous ces clichés, on ressent l'infinie fierté des Czernowitziens, mais on perçoit aussi leur

26. « Ot dos is dos! Di geshtaltn fun di broder zingers hobn oyfgeklhtikt in mayn dimyen. Ale badkhonim, gramen-makheres und purim-shpilers, vos hobn amuzirt doyes yidn, zenen gevorn lebedik. Ikh vel vern eyner fun zey, eyner fun "undzere brider" », Itsik Manger, « Mayn veg in der yidisher literatur », 1961, réimp. dans *Shriftn in proze*, Tel Aviv, Peretz Farlag, 1980, p. 364-365.

27. Jeu de mots repris de nombreuses fois, source *Humorist*, n° 260, 1844.

28. Hirsch, *Ghosts of home*, p. 194.

29. « Czernowitz is gewen an alte, jidische schtot... »: *Überlebende berichten*, Czernowitz, Molodyj Bukowynetz, 1998, p. 15.

provincialisme et le décalage par rapport à la vie de la grande bourgeoisie dans les capitales occidentales qu'ils veulent prendre pour modèle, si bien qu'on n'arrive plus à accorder foi ni à leur *hochdeutsch*, ni à leur prétendu chic parisien.



Fig. 6-7. Netka Gelband and her cousin Rachelle Peretz.



Netka, whose husband Max had a shoe store on Hauptstrasse.

museumoffamilyhistory.com/czernowitz-shpatsirn.htm



Fig. 8. Une famille juive roumaine va à la synagogue le samedi matin : Baruch, Shneur et Slima Engler, 1936-1939. USHMM, collections.ushmm.org/search/catalog/pa1160264

Enfin cinquième et dernier lieu de mémoire : la confrontation passé et présent lors du voyage retour sur les lieux. Là encore, on ne pouvait qu'être frappé du décalage entre la supposée splendeur d'antan et la décrépitude (post) soviétique qui attendait le touriste. Même depuis les rénovations récentes, réalisées à l'occasion du 600^e anniversaire de la fondation de la ville en 2008, on ressent un certain accablement à la vue des lieux « reconstruits » souvent avec une dose de kitsch et de mauvais goût. Entre l'effacement des traces et leur avilissement, on ne sait quel mal est le moindre (Fig. 9-10).



Fig 9-10. La synagogue de la rue Mykola Sadovsky, avant et après rénovation en 2012.

Dans la mémoire littéraire, les lieux survivent également dans la tension entre sublime et grotesque. Ainsi, la déclinaison des groupes ethniques et des lieux associés à chacun devient une convention vide de sens. Elle est alors dégradée, chez le poète Alfred Gong, en une énumération des fameux restaurants de Czernowitz et des plats favoris de chaque nationalité... tandis que se préparent les pogromes.

À part cela, Czernowitz était une ville agréable :
 Les Juifs étaient attablés chez Friedmann devant du poisson et des ravioles
 Les Ruthènes se gargarisaient dans les tavernes et leurs retranchements,
 Les Roumains buvaient principalement au Lucullus (...)
 Et cela continua ainsi plus ou moins paisiblement jusqu'en 1940.

*Sonst war dies Czernowitz eine gemütliche Stadt:
 Die Juden saßen beim Friedmann bei Fisch und Piroggen,
 Die Ruthenen gurgelten in Schenken und Schanzen,
 Die Rumänen tranken vornehmlich im Lucullus [...]
 So ging das halbwegs geruhsam bis 1940³⁰.*

Pour l'ex Czernowitzien Iosif Vaisman, émigré aux USA, l'énumération incantatoire associée à la Czernowitz multiethnique se transforme en affirmation de la marginalité intrinsèque de toute identité czernowitzienne :

30. Alfred Gong, « Topographie », *Manifest Alpha*, Wien, Bergland, 1961, p. 14.

Czernowitz a toujours eu la capacité à produire et à attirer un nombre disproportionné de personnalités anti conventionnelles, des gens, pour lesquels la langue yiddish a emprunté le magnifique mot *tshudakes* [...] dont la racine est le mot *tshudo*, qui signifie « miracle ».

Cette revendication de la différence et de l'altérité est suivie d'une liste insolite de fameux *tshudaks*, des excentriques que la ville a pu produire, au nombre desquels le Rabbi de Sadagora, Erwin Chargaff, l'orientaliste Muhammad Asad et Wilhelm Reich³¹.

De la coexistence interethnique, de la variété bariolée vécue au quotidien, il ne reste, une fois dans l'exil américain, plus qu'un inventaire qui s'emballa, une cartographie du bizarre, tout comme la géographie mémorielle des restaurants et des anciens lieux juifs se transforme en catalogue de l'anecdotique, de l'exotique...

On retrouve ce procédé où la nostalgie rime avec la parodie et où l'énumération n'en finit plus chez le chansonnier ukraino-israélo-russe Emil Krupnik, qui a sans doute composé la plus grande collection de chansons populaires sur la Czernowitz post soviétique, laquelle continue à exister dans le souvenir des Juifs russophones en Israël. Krupnik évoque Tshernivtsi après le départ des Juifs ainsi :

<i>ЧЕРНОВИЦЫ без евреев</i>	Tshernovitsy sans les Juifs
<i>Как без хлеба бакалея,</i>	C'est comme une épicerie sans pain,
<i>Без билетов лотерея</i>	Une loterie sans billets,
<i>И как пасха без мацы. [...]</i>	C'est comme Pessah sans matsa. [...]

<i>Разбрелись по миру Ицик,</i>	Se sont dispersés de par le vaste monde
<i>Фима, Фира Янкельзон –</i>	Itsik, Fima, Fira Yankelzon,
<i>Лондон, Хайфа и Гудзон [...]</i>	Londres, Haifa et l'Hudson
<i>Уже знают черновицких</i>	Connaissent déjà les Tshernovtsiens [...] ³²

Le chansonnier évoque les Juifs comme ingrédient indispensable dans la mosaïque de la Tshernovtsy soviétique, et leur exil de par le monde comme une dispersion qui répond en miroir à la multiculturalité disparue. Egrenant les noms et les diminutifs aux sonorités yiddish des anciens habitants, Krupnik chante la nostalgie des petites ruelles et des arrières cours où il a grandi, la vie des années 1970 dans la ville soviétique, qu'il désigne comme « мистэчко ЧЕРНОВИЦЫ », la bourgade – le *shtetl* – de Tshernovtsy, mais aussi parfois ЧЕРНОВИЦЫ, « Tshernovitsy », vocable qui rappelle les sonorités de son nom autrichien. En listant les destinations internationales de ses ex-habitants juifs, il dessine un réseau imaginaire et diasporique entre Tshernovtsy et ses antennes virtuelles dans le monde, à Londres, New York, l'Oklahoma ou Tel Aviv. Il replace ainsi

31. Listserv Mendele, columbia.edu/~jap2220/Arkhir/vol08%20(1998-9)/vol08047.txt

32. Voir les paroles complètes russianshanson.info/?id=1435&attr=4&album_id=5768&text=81270 et la chanson : youtube.com/watch?v=Jvw3k_JKBeU

la bourgade provinciale endormie dans un circuit de circulation planétaire, une formule emphatique contrastant évidemment avec la médiocrité de ce qu'avait pu être la vie quotidienne de ses habitants à diverses époques, et mêlant à nouveau les extrêmes de manière cocasse, entre éminence et banalité, judéité locale et cosmopolitisme.

Cette balade à travers les mémoires de Czernowitz confirme la perpétuation de l'affirmation paradoxale du mélange entre culture savante et culture populaire, haut et bas, sublime et banalité. En scrutant de près leurs réminiscences, on voit que ce sont les Czernowitziens eux-mêmes qui par leurs souvenirs décalés, leur affection pour le *skurriel*, le grotesque, l'abscons, suggèrent que leur ville qui a pu être idéalisée en tant que métropole miniature et lieu de coexistence idéale, n'a jamais réussi cette synthèse et et n'a sans doute jamais dépassé son inventaire hétéroclite, burlesque et bigarré. « *Ein Narrenparadies* », un « paradis des imbéciles », ainsi la nomme Zvi Yavetz³³, réalisant l'aveuglement fatal des résidents d'avant-guerre devant les signes avant-coureurs de la catastrophe.

Le mythe czernowitzien était peut-être dès le départ une illusion, une blague czernowitzienne. Comme l'écrit Ilana Shmueli dans son poème « Czernowitz, ma blague noire » (*Czernowitz, mein schwarzer Witz*, la racine *czerno* signifiant « noir »), « la patrie qui m'a éduquée » était caractérisée par une « pseudo-langue, pseudo-existence, mascarades, *pourim shpil* »³⁴, toutes références au faux-semblant, à l'illusion, et à la diversion. Et ailleurs, la poétesse lance cette hypothèse, qui mérite approbation : « *et peut-être que la ville a été surévaluée ?...*³⁵ »

33. Yavetz, *Erinnerungen aus Czernowitz...*, *op. cit.*, p. 208-210.

34. « Czernowitz mein schwarzer Witz:/ Ohne Boden war die Heimat/ meine Heimat die mich schulte/ Wurzeln in den Wind zu schlagen/ Pseudo-Sprache/ Pseudo- Dasein/ Maskeraden/ Purimspiele », Ilana Shmueli, *Leben im Entwurf. Gedichte aus dem Nachlass*, Aachen, Rimbaud, 2012, p. 65.

35. Id., *Ein Kind aus guter Familie. Czernowitz 1924-1944*, Aachen, Rimbaud, 2006, p. 7.